

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

« La grandeur de l'art véritable, au contraire, de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans l'avoir connue, et qui est tout simplement notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie, par conséquent, réellement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas « développés ». Ressaisir notre vie ; et aussi la vie des autres ; car le style, pour l'écrivain aussi bien que pour le peintre, est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et qui bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont ils émanaient, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient leur rayon spécial. Ce travail de l'artiste, de chercher à apercevoir sous de la matière, sous de l'expérience, sous des mots quelque chose de différent, c'est exactement le travail inverse de celui que, à chaque minute, quand nous vivons détourné de nous-même, l'amour-propre, la passion, l'intelligence et l'habitude aussi accomplissent en nous, quand elles amassent au-dessus de nos impressions vraies, pour nous les cacher maintenant, les nomenclatures, les buts pratiques que nous appelons faussement la vie. En somme, cet art si compliqué est justement le seul art vivant. Seul il exprime pour les autres et nous fait voir à nous-même notre propre vie, cette vie qui ne peut pas s'« observer », dont les apparences qu'on observe ont besoin d'être traduites, et souvent lues à rebours, et péniblement déchiffrées. »

Roberto Bolano, *Les Détectives sauvages*

« Je n'ai pas tiré grand-chose au clair. D'une certaine manière, le nom du groupe est une plaisanterie et d'une autre, il est à prendre complètement au sérieux. Je crois qu'il y a des années a existé un groupe d'avant-garde mexicain appelé les réal-viscéralistes, mais je ne sais pas s'il s'agissait d'écrivains ou de peintres ou de journalistes ou de révolutionnaires. Ils ont été actifs, je n'en ai pas non plus une idée très claire, au cours des années vingt ou trente. Inutile de dire que je n'avais jamais entendu parler de ce groupe, mais on peut mettre cela sur le compte de mon ignorance en matière littéraire (tous les livres du monde attendent que je les lise). D'après Arturo Belano, les réal-viscéralistes se sont perdus dans le désert de Sonora. Ensuite ils ont mentionné une certaine Cesárea Tinajero ou Tinaja, je ne me souviens pas, je crois qu'à ce moment-là j'étais en train d'essayer de

commander à pleins poumons quelques bouteilles de bière à un serveur, et ils ont parlé des *Poésies* du comte de Lautréamont, de quelque chose dans les *Poésies* en rapport avec cette Tinajero, et ensuite Lima a fait une assertion mystérieuse. D'après lui, les réal-viscéralistes actuels se déplaçaient à reculons. Comment ça, à reculons? ai-je demandé. En reculant, en fixant un point, mais en nous en éloignant, en ligne droite vers l'inconnu. J'ai dit que marcher comme ça me paraissait parfait, quoique, en réalité, je n'y aie rien compris. Et à bien y réfléchir, c'est la pire façon de marcher. Plus tard, d'autres poètes sont arrivés, certains réal-viscéralistes, d'autres non, et c'est devenu le bazar complet. J'ai pensé un moment que Belano et Lima m'avaient oublié, occupés qu'ils étaient à discuter avec chacun des personnages bizarres qui s'approchaient de notre table, mais alors que le jour pointait, ils m'ont demandé si je voulais faire partie de la bande. Ils n'ont pas dit "groupe" ou "mouvement", ils ont dit bande, et ça m'a plu. Évidemment, j'ai dit que oui. Ça a été très simple. L'un d'eux, Belano, m'a serré la main, a dit que j'étais désormais l'un des leurs, après quoi on s'est mis à chanter une *ranchera*. Ça a été tout. Les paroles de la chanson évoquaient les villages paumés du nord et les yeux d'une femme. Avant de me mettre à vomir dans la rue, je leur ai demandé s'il s'agissait des yeux de Cesárea Tinajero. Belano et Lima m'ont regardé et ont dit qu'il n'y avait pas de doute que j'étais un réal-viscéraliste et qu'ensemble nous allions changer la poésie latino-américaine. À six heures du matin j'ai pris un autre *pesero*, cette fois-ci seul, qui m'a emmené jusqu'à la colonia Lindavista, le quartier où je vis. Aujourd'hui je ne suis pas allé à l'université. J'ai passé toute la journée enfermé dans ma chambre à écrire des poèmes. »

« Laura Jauregui Tlalpan, Mexico, mai 1976.

Vous avez déjà vu un documentaire sur ces oiseaux qui construisent des jardins, des tours, des zones sans arbustes où ils exécutent leur danse de séduction ? Vous savez que seuls s'accouplent ceux qui construisent le meilleur jardin, la meilleure tour, la meilleure piste, ceux qui exécutent la plus élaborée des danses ? Vous n'avez jamais vu ces oiseaux ridicules qui dansent jusqu'à l'épuisement pour conquérir la femelle ? Arturo Belano était comme ça, un paon prétentieux et idiot. Et le réalisme viscéral, sa danse exténuante d'amour pour moi. Mais le problème était que moi je ne l'aimais plus. On peut conquérir une jeune fille avec un poème, mais on ne peut pas la retenir avec un poème. Et même pas avec un mouvement poétique. Pourquoi j'ai continué à fréquenter pendant un certain temps les gens qu'il fréquentait ? Eh bien, c'étaient *aussi* mes amis, c'étaient *encore* mes amis, même s'ils n'ont pas tardé, eux aussi, à me fatiguer. Laissez-moi vous dire quelque chose. L'université était réelle, la faculté de biologie était réelle, mes professeurs étaient réels, mes camarades étaient réels, je veux dire tangibles, avec des objectifs plus ou moins clairs. Eux non. Le grand poète Ali Chumacero (dont j'imagine que c'est pas la faute s'il s'appelle ainsi) était réel, vous me comprenez ? ses traces étaient réelles. Pauvres petits rats hypnotisés, par Ulises et emmenés à l'abattoir par Arturo. Je vais essayer de résumer et d'être concise : le plus grand problème était que presque tous avaient plus de vingt ans et se comportaient comme s'ils n'en avaient pas quinze. Vous vous rendez compte ? »

I. Liberté d'action

LA SEANCE DE SAC

*Je crache sur ma vie. Je m'en désolidarise.
Qui fait mieux que sa vie ?*

Cela commença quand j'étais enfant. Il y avait un grand adulte encombrant.

Comment me venger de lui ? Je le mis dans un sac. Là je pouvais le battre à mon aise. Il criait, mais je ne l'écoutais pas. Il n'était pas intéressant.

Cette habitude de mon enfance, je l'ai sagement gardée. Les possibilités d'intervention qu'on acquiert en devenant adulte, outre qu'elles ne vont pas loin, je m'en méfiais.

A qui est au lit, on n'offre pas une chaise.

Cette habitude, dis-je, je l'ai justement gardée, et jusqu'aujourd'hui gardée secrète. C'était plus sûr.

Son inconvénient – car il y en a un – c'est que grâce à elle, je supporte trop facilement des gens impossibles.

Je sais que je les attends au sac. Voilà qui donne une merveilleuse patience.

Je laisse exprès durer des situations ridicules et s'attarder mes empêcheurs de vivre.

La joie que j'aurais à les mettre à la porte en réalité est retenue au moment de l'action par les délices incomparablement plus grandes de les tenir prochainement dans le sac. Dans le sac où je les roue de coups impunément et avec une fougue à lasser dix hommes robustes se relayant méthodiquement.

Sans ce petit art à moi, comment aurais-je passé ma vie décourageante, pauvre souvent, toujours dans les coudes des autres ?

Comment aurais-je pu la continuer des dizaines d'années à travers tant de déboires, sous tant de maîtres, proches ou lointains, sous deux guerres, deux longues occupations par un peuple en armes et qui croit aux quilles abattues, sous d'autres innombrables ennemis.

Mais l'habitude libératrice me sauva. De justesse il est vrai, et je résistai au désespoir qui semblait devoir ne me laisser rien. Des médiocres, des raseuses, une brute dont j'eusse pu me défaire cent fois, je me les gardais pour la séance de sac.

LA CAVE AUX SAUCISSONS

J'adore malaxer.

Je t'empoigne un maréchal et te le triture si bien qu'il y perd la moitié de ses sens, qu'il y perd son nez où il se croyait du flair et jusqu'à sa main qu'il ne pourra plus porter à son képi, même si un corps d'armée entier venait à le saluer.

Oui, par triturations successives, je le réduis, je le réduis, saucisson désormais incapable d'intervention.

Et je ne me contente pas de maréchaux. J'ai dans ma cave quantité de saucissons qui furent autrefois des personnages considérables, et apparemment hors de ma portée.

Mais mon instinct infailible de jubilation triompha des difficultés.

S'ils font encore dans la suite quelque éclat, vraiment ce n'est pas de ma faute. Il n'eussent pu être malaxés davantage. On m'assure que certains s'agitent toujours. Les journaux l'impriment. Est-ce réel ? Comment le serait-ce ? Ils sont enroulés. Le reste est une queue de phénomènes comme on en rencontre dans la nature, sorte de mystère de l'ordre des reflets et des exhalaisons et dont il ne faudrait pas exagérer l'importance. Non, il ne le faut pas.

Dans ma cave, ils gisent, en profond silence.

II. Apparitions

L'ASSAUT DU SABRE ONDULANT

Là, je subis l'assaut du sabre ondulant. Difficile de parer les coups. Et avec quelle souplesse, il entre dans les chairs.

Il y aussi la lance qui est à portée contre moi, longue, très longue.

Elle va s'effilant, sinon vu sa longueur qui est de plus de huit mètres, il me semble, elle ne pourrait être maniée même par six hommes réunis. Déjà à un mètre de moi, elle est aussi effilée qu'une aiguille pour injection hypodermique et elle va toujours s'effilant, si bien qu'à cinquante centimètres elle est déjà presque invisible. Aussi quand elle entre dans le corps, tenue comme elle est, mais d'autant plus pénétrante, à peine si elle dérange les couches de cellules sagement assemblées des différents tissus. Il faut alors ne pas bouger, absolument ne pas bouger (mais comment faire?) et ne presque plus respirer. Alors elle se dégagera peut-être comme elle est entrée, doucement.

Mais malheur à qui aura un sursaut. Un éblouissement de mal vous atteint alors au plus profond. Un neurone sans doute, un neurone crache sa souffrance électrique, dont on se souviendra.

Oh ! moments! Que de moments d'alerte dans cette vie...

Mais parfois, quand elle est doucement entrée en vous immobile, cependant que dans votre dos des gens remuent inconsidérément, on a parfois l'étrange impression que peut-être en ce moment de répit pour vous, elle est en train de tuer quelqu'un à travers votre corps, je veux dire « au-delà », et l'on attend le cri fatal, mais sans le désirer naturellement. On est dans un embarras déjà suffisant.

III. Portrait des meidosems

D'une brume à une chair, infinis les passages en pays meidosem...

(p. 156)

Quel paysage meidosem est sans échelles ? De toutes parts, jusqu'au bout de l'horizon, échelles, échelles... et de toutes parts têtes de Meidosems qui y sont montés.

Satisfaites, vexées, ardentes, inquiètes, avides, braves, graves, mécontentes.

Les Meidosems d'en bas qui circulent entre les échelles travaillent, entretiennent famille, paient, paient à des encaisseurs de toute tenue qui arrivent constamment. On dit d'eux qu'ils ne subissent pas l'appel de l'échelle.

(p. 177)

Des ailes sans têtes, sans oiseaux, des ailes pures de tout corps volent vers un ciel solaire, pas encore resplendissant, mais qui lutte fort pour le resplendissement, trouant son chemin dans l'empyrée comme un obus de future félicité.

Silence. Envols.

Ce que ces Meidosems ont tant désiré, enfin ils y sont arrivés. Les voilà.

(p. 184)